

La modernité à l'assaut du monde arabe

Pierre Sommermeyer

CE QUE LES MÉDIAS ONT APPELÉ « LE PRINTEMPS ARABE » a surpris tout le monde. C'est devenu lassant de le faire remarquer encore et encore. Si les chercheurs qui avaient mis au jour des évolutions profondes de ces sociétés dites « arabes » et prévoyaient des changements inévitables avaient été entendus, la surprise aurait été moins grande. Le monde de l'information attaché à l'immédiateté des faits n'a rien vu venir d'une part, et comme d'habitude il conserve cette courte vue quand il s'agit d'expliquer et de comprendre ce qui se passe. Regarder en arrière est indispensable pour comprendre le présent. L'espérance du changement radical présent dans l'espérance humaine est un mythe, il ne peut y avoir de table rase du passé. Les individus ont un héritage génétique, ce que personne ne conteste, la société dont ils sont les composantes aussi. Nous sommes les héritiers d'un passé qui pèse lourd. Pour comprendre les raisons des révolutions qui sont en cours au Moyen Orient et de leurs limites actuelles, il faut faire un retour aux débuts de l'histoire du peuple arabe. Il faut aussi considérer quelles sont les leçons données par l'histoire plus récente, celle de la deuxième moitié du siècle qui s'est terminée il y a une décennie.

LE POIDS DE L'HISTOIRE

Il est tentant soit de présenter les Arabes comme des musulmans soit de faire des musulmans des Arabes. La majorité des musulmans ne sont pas arabes (Indonésie, Pakistan, Bengale, Turquie, Iran, etc.). Si la majorité des Arabes sont musulmans, ce n'est pas la totalité. Il existe diverses confessions chrétiennes arabes, coptes catholiques orientaux et autres. Faut-il rappeler que jusqu'au septième siècle les Arabes ne peuplent que la péninsule arabique et une partie de la Mésopotamie ? Cent ans après la mort de Mahomet (632 de notre ère), fondateur de l'islam¹, l'empire arabe s'étend des confins asiatiques à l'Océan Atlantique. À partir de la prise de Constantinople en 1453, l'Empire Ottoman contrôle le sud de la Méditerranée et une partie de l'Europe. Le règne des Arabes est terminé. Le fait que les Turcs, d'origine asiatique, soient musulmans ne doit pas faire oublier que leur pouvoir est colonial. Il faudra attendre la défaite de la première guerre mondiale, la Turquie s'étant rangée du côté de l'Allemagne, pour qu'avec le traité de Sèvres conclu le 10 août 1920 les pays du Proche Orient, Syrie, Palestine, Liban, Irak, Arabie recouvrent une certaine autonomie avant de devenir indépendants.

Tous ces pays ont en commun leur religion majoritaire et, à l'exception du Maroc, leur soumission au pouvoir d'Istanbul. La Sublime Porte ottomane, au nom de son pouvoir et de l'Islam, a empêché la création et le développement d'une classe bourgeoise entrepreneuriale par la centralisation du pouvoir religieux, intellectuel et temporel. C'est la fonction du califat qui est la base de l'organisation musulmane. Le porteur du titre, héritier du prophète, a pour rôle de garder l'unité de l'Islam. Tout musulman lui doit obéissance, dans le cadre de la charia. Le calife est le dirigeant de l'Oumma, la communauté des musulmans.

1. La façon même d'écrire avec ou sans majuscule le mot islam illustre bien l'ambiguïté de l'utilisation du terme. Avec une majuscule, il s'agit de la civilisation, sans, on parle de la religion.

Islam, la démocratie, le droit

La démocratie parlementaire fonctionne sur la pluralité des sources de pouvoir à l'exclusion du pouvoir religieux, sur la contradiction des visions des dirigeants potentiels, sur l'alternance. La place incontestée de l'État, qui est présenté comme le



ciment social des pays démocratiques, incarne l'unité de ce système contradictoire.

L'origine de ce bicéphalisme remonte à l'origine du christianisme et à ce verset du Nouveau Testament « Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. » (Matthieu, XXII,21) qui fonde la séparation entre le temporel et le spirituel. C'est là le début de la tension qui va traverser dès lors toutes les sociétés occidentales et ce encore de nos jours. C'est entre ces deux pôles contradictoires et concurrents que vont pouvoir se glisser et prospérer les contestations de tout ordre, l'humanisme, la Réforme et bien sûr le courant qui va prendre le nom de Lumières. Dans l'islam, deux courants intellectuels vont naître, se développer et se concurrencer, les théologiens et les juristes. Le droit musulman, la charia, est la plupart du temps caricaturé en Occident à partir de ses dimensions interpersonnelles, et particulièrement en ce qui concerne les droits des femmes. Le colonisateur occidental en imposant son ordre avait aboli tout ce qui régulaient la vie quotidienne politique, économique et sociale des populations en laissant actif ce qui concernait la vie privée.

La charia pouvait aussi concerner le droit de la guerre, le droit des traités et le droit des étrangers. L'élaboration du droit musulman qui a pris la forme de quatre écoles juridiques arrête d'évoluer entre le X^e siècle, quand un calife ferme les portes de l'interprétation, et le XIII^e siècle avec l'invasion mongole. C'est ce qui donne ce caractère archaïque à la charia. Il faudrait en fait la comparer au droit canonique catholique pour en faire une évaluation non réductrice. La fin du XIII^e siècle et le XIV^e voient arriver depuis les immensités asiatiques, hors les Mongols, des groupes nomades plus ou moins homogènes à la recherche de nouveaux territoires. Le monde arabe change alors définitivement d'apparence. Il faut s'arrêter sur ce nouvel état de fait et prendre le temps d'examiner l'évolution de ce qui va devenir la Turquie, sans oublier l'Égypte et la Tunisie puisque ces deux pays sont à l'origine du renouveau arabe.

La Turquie, ancien colonisateur

Ces derniers temps, le Premier ministre turc a su, après quelques hésitations, saluer le renouveau arabe et se rendre tant à Tunis qu'au Caire et faire que son pays apparaisse comme le modèle de l'organisation à venir de ces sociétés en restructuration. Les choses ne sont pas aussi simples que cela. Ce n'est pas parce que ces sociétés affichent toutes un islam officiel comme une prédominance des partis islamiques, qu'elles ont des intérêts communs. La Turquie porte, sous sa forme antérieure d'Empire ottoman, une responsabilité historique dans l'état actuel de retard tant économique qu'intellectuel. La prise de Constantinople en 1453 marque la fin de l'Empire romain d'Orient qui agonisait depuis des siècles, et aussi la fin de la prépondérance arabe en Méditerranée. La prise de Grenade par les forces catholiques espagnoles quarante années plus tard met une fin à l'âge d'or arabo-andalou. Les Ottomans sont des guerriers conquérants. Leurs conquêtes, particulièrement en Europe, vont créer une espèce d'illusion quant à leur capacité civilisatrice. Leur tolérance par rapport aux minorités conquises va laisser croire à leur ouverture intellectuelle. Pour mesurer cette dernière, il suffit de savoir que l'imprimerie dans sa version turque, vecteur principal de la diffusion culturelle, n'arrivera à Istanbul qu'en 1727², plus de deux cent ans après l'Europe.

L'impôt prélevé dans les pays conquis, qu'il soit financier ou humain, empêchera toute création d'une bourgeoisie locale qui aurait pu être à l'origine d'un développement tant économique que politique³. L'anthropologue Abdel Wedoud Ould Cheikh avance que « la culture sultaniennne, culture de l'obéissance sinon de la servitude, tendait à exclure toute manifestation durable et publiquement reconnue de conflit »⁴. La bourgeoisie turque n'apparaîtra qu'à partir des réformes, dites Tanzimat, du début du XIX^e siècle. Jusqu'alors le pouvoir est aux mains des bureaucrates impériaux et d'un groupe militaire composé à l'origine d'anciens esclaves et organisé sous forme de secte : les Janissaires. Ils seront massacrés par le Sultan en 1826. L'Empire ottoman est mourant, les puissances occidentales exercent alors le pouvoir de fait. La place est libre pour la naissance d'une bourgeoisie d'affaires qui ne se développera réellement qu'au XX^e siècle.

2. Louis Énault,
*Constantinople et la
Turquie*, Hachette,
1855.

3. David Behar,
« La notion de
bourgeoisie dans
l'historiographie de
la Turquie contempo-
raine », *Revue des
mondes musulmans et
de la Méditerranée*,
juillet 2008
[http://remmm.
revues.org](http://remmm.
revues.org).

4. « La science
au(x) miroir(s) du
prince. Savoir et
pouvoir dans
l'espace arabo-
musulman d'hier et
d'aujourd'hui »,
*Revue des mondes
musulmans et de
la Méditerranée*,
juillet 2003,
[http://remmm.
revues.org](http://remmm.
revues.org).

L'Égypte, les Mameluks et les militaires

2011 : Moubarak, militaire égyptien, vient d'être lâché par l'armée qui l'avait mis en place. Si le protectorat britannique sur le pays se termine formellement en 1922, il avait commencé en 1882 et il faudra attendre 1952 pour que la Grande-Bretagne se retire du pays. Il aura fallu un coup d'État militaire, détrônant le roi Farouk. La République est proclamée. Depuis, seuls des militaires ont exercé le pouvoir, le plus connu étant Nasser. La popularité de l'armée égyptienne telle qu'elle s'est manifestée aux moments chauds de la révolution du Printemps n'est pas seulement le résultat du passage de la plupart des hommes au sein de l'armée par le biais du service militaire. La présence de nombreux représentants des classes inférieures dans ses rangs a aussi joué un rôle certain.

Cela ne date pas d'aujourd'hui. Pendant des siècles, la société égyptienne a été protégée du monde extérieur par ses soldats professionnels qui avaient le nom de Mameluks. Ils ont marqué la société qui les accueillait bien plus qu'on ne peut le croire. Ils sont une exception dans le monde des militaires. Ce furent tous des esclaves, raflés dans les marges des empires du moment et particulièrement des Turcs ou des Turkmènes, puis ce seront des Circassiens. Affranchis, ils fondent des familles en Égypte mais leurs enfants ne peuvent intégrer leur corps, « contaminés » qu'ils sont par la société indigène. Ce qui a pour conséquence d'empêcher la création de toute dynastie. Depuis le début de la République, aucun « fils de » n'a pu prendre la suite de son père. Moubarak avait bien tenté d'y contrevenir, on sait avec quel succès ! Un calife avait avancé que « le pouvoir ne peut engendrer »⁵, ce qui avait pour conséquence l'impossibilité d'hériter des biens matériels conquis par le chef de famille.

Pour contourner cette situation, l'institution du Waqf prend une ampleur nouvelle. Il s'agit de domaines tant agricoles qu'immobiliers appartenant à des groupes religieux ayant en charge des œuvres pieuses ou charitables. Ces biens sont inaliénables, mais les revenus produits peuvent revenir aux enfants



5. Julien Loiseau, *Le siècle turc, Histoire du monde au XV^e siècle*, sous la direction de Patrick Boucheron, Paris, Fayard, 2009.

des donateurs. Les Mameluks sont restés les boucliers de l'Égypte de la première moitié du XIII^e siècle jusqu'en 1820 où, affaiblis, ils seront, comme les janissaires, massacrés par le sultan du moment qui craignait d'être assassiné. Ils ont marqué de leur empreinte les structures profondes du pays. Aujourd'hui l'armée tient en main, selon les estimations, entre 40 et 60% de l'économie du pays. C'est là, plus que dans son armement, que gît sa puissance. Elle a construit son empire économique à partir du moment où elle a été confrontée à la fermeture du canal de Suez de 1967 à 1975. Sa légitimité historique a été acquise par la reconquête de ce canal et dans la guerre menée contre

“Les forces armées égyptiennes sont un pilier incontournable de la société, un obstacle majeur à tout changement social en profondeur”

Israël. Ces actions ont fait des forces armées égyptiennes un pilier incontournable de la société, comme un obstacle majeur à tout changement social en profondeur. Si le pays comme d'autres était mûr pour cela, il fallait que l'éti-

celle vienne d'ailleurs, d'un pays arabe où les structures de pouvoir étaient plus fragiles. Ce fut la Tunisie.

Tunisie, le maillon faible

Comme beaucoup d'autres pays soumis à la domination ottomane, elle passe sous le pouvoir occidental, la France en l'occurrence, alors que l'Empire turc, homme malade de l'Europe, vit ses derniers moments. La France, en concurrence avec l'Italie, devient la « protectrice » officielle du pays. Sa façon de « protéger » crée les conditions nécessaires à la naissance d'un mouvement nationaliste dès le début du XX^e siècle. Aucune des mesures d'urgence prises par le pouvoir colonial n'y fait et les nationalistes conduits par Bourguiba deviennent de plus en plus nombreux et évitent l'écueil de la collaboration avec les puissances de l'Axe pendant la deuxième guerre mondiale. Empêtrée dans la guerre d'Indochine finissante, la France, par l'action de Pierre Mendès France, accorde en 1954 l'autonomie interne au pays, incapable qu'elle est de réduire les manifestations, sabotages et attaques de fermes de colons. En mars 1956, la Tunisie devient indépendante. Les nationalistes qui vont tenir le pouvoir jusqu'à l'arrivée de Ben Ali en 1987 ont été formés en France. Ils sont ce que l'on pourrait appeler des



« modernistes ». Ce seront eux qui donneront à la Tunisie cette spécificité du monde arabe qui réside dans les textes législatifs concernant le statut de la femme.

Les différents gouvernements qui se succèdent sont incapables de résoudre la crise économique et sociale qui secoue le pays tout au long de ces années. L'opposition au régime prend alors la forme des Frères musulmans qui réclament plus de justice sociale. Ils vont devenir la bête noire de Ben Ali qui développe la police pour lutter contre eux. L'armée, elle, n'a que peu d'importance ; forte de 35 000 hommes, elle n'a quasiment aucun pouvoir économique. Elle n'a joué aucun rôle défensif pendant la guerre d'Algérie. Ben Ali, ancien général, gardera le contrôle de l'armée. La disparition mystérieuse, en vol, de l'État-major de l'armée de terre (avril 2002) explique sans aucun doute l'attitude non partisane de l'armée lors de la révolution du jasmin. Il aura suffi d'un incident mettant aux prises un vendeur des quatre saisons à la police de sa ville, suivi de la mort du vendeur en question, pour mettre le feu au pays puis au reste de la région. C'est un pays écartelé entre une économie aux mains de l'Occident à travers le tourisme et les usines délocalisées, d'une part, et la corruption du pouvoir érigée en système qui bascule sous les coups d'un mouvement populaire. Dans cette situation, selon Jean-Pierre Filiu, Ben Ali, pas plus gredin que d'autres, a pompé les richesses que le peuple produisait et dont il ne pouvait jouir. Il n'y avait pas comme ailleurs de rente pétrolière ou de droits de passage comme pour le canal de Suez. Pour cet auteur, enseignant à Science-Po Paris, « C'est cette absence de compensation pétrolière qui a aussi contribué à placer la Tunisie à l'avant-garde de la Révolution arabe »⁶.

6. Jean-Pierre Filiu, « Le pétrole, cadeau empoisonné », *Les Arabes, Hors série* *Nouvel Observateur*, Janvier 2012.

La chute des dominos

Après la Tunisie, l'Égypte, puis le Yémen, la Libye, et la Syrie, on attendait l'Algérie et ce fut le Maroc. Les Emirats arabes, officiellement favorables au Printemps chez leurs voisins, réprimèrent sans pitié ce qui se passa chez eux, que ce soit à Oman, Bahreïn ou Dubaï. En Iran, le désir de changement s'était déjà exprimé dès 2009 dans la contestation des élections du mois de juin. Était-ce trop tôt ou trop tard, dans ce pays qui avait connu une révolution profonde en 1979 au cours de laquelle les intégristes avaient pris le pouvoir et aujourd'hui le gardent coûte que coûte ? Il suffirait que le régime syrien tombe pour que l'Iran suive. La question reste ouverte : et l'Algérie ? S'il est un pays secoué par les révoltes sociales ouvertes ou souterraines, le terrorisme religieux, enfermé dans un carcan militaro-industriel, c'est bien ce pays, où tout cela fonctionne en parallèle avec une presse libre. Lisez le quotidien *El Watan* et tentez de comprendre pourquoi cela ne bouge pas. Pour deux raisons : l'une est la rente gazière et pétrolière, ce qui justifie la position de J-P. Filiu, l'autre est l'existence de ce sas de décompression qu'est la France, principalement, où tous ceux qui n'en pouvaient plus et qui en avait la possibilité ont fui et fuient encore. Le monde arabe, on le voit, a été secoué d'une façon ou d'une autre, et continue à l'être, par un tremblement de terre politique, social et culturel que nous allons tenter d'analyser.

LE MONDE ARABE À L'ÉPREUVE

Il ne peut être question de dire « voilà pourquoi cela s'est passé ». Il faudra certainement beaucoup de temps pour comprendre l'articulation des événements. Il est cependant possible de dégager un certain nombre de phénomènes qui ont concouru à créer les conditions nécessaires à l'explosion. C'est à mon avis dans leur conjonction que gît la compréhension de ce bouleversement.

L'hypothèse démographique

« Ces vingt dernières années, la convergence démographique des pays des rives sud et nord de la Méditerranée s'est poursuivie

à un rythme soutenu. Dans l’imaginaire occidental, la famille arabe est représentée avec beaucoup d’enfants. Ce qui suggère un risque d’invasion. En réalité, l’indice de fécondité montre que le Liban, la Tunisie, le Maroc, la Turquie et l’Iran atteignent désormais des niveaux qui se rapprochent de ceux des pays européens. Ces métamorphoses démographiques sont porteuses de transformations politiques irréversibles. Au Maroc, l’indice de fécondité n’a cessé de baisser depuis 1975, pour atteindre 2,19 enfants par femme lors de l’enquête de 2009-2010. En milieu urbain, il est à 1,84 enfant par femme, au-dessous du seuil de renouvellement des générations. C’est également le cas de la Tunisie, depuis une décennie. »

C’est ainsi que Youssef Courbage⁷, démographe, analyse le changement à l’œuvre dans les sociétés arabes. La baisse de la fécondité a pour conséquence à la fois un début d’augmentation du niveau de vie mais surtout une demande accrue donc un effort plus grand de la part des pouvoirs en faveur de l’éducation. Dans une société structurellement patriarcale, la possibilité de faire des études apparaît aux yeux des jeunes filles comme l’occasion de sortir de l’emprise familiale. C’est un phénomène bien connu dans nos quartiers dits populaires. La contestation de la famille induite par une éducation des enfants supérieure à celle de leurs parents se reporte aussi sur la façon dont une partie de la jeunesse considère le pouvoir en place. Se débarrasser du président, que ce soit Ben Ali, Moubarak, Saleh ou Al-Assad équivaut symboliquement à se libérer du père. Cependant, l’accès à plus de formation n’a pas seulement cet effet quasi psychanalytique.

“La contestation de la famille induite par une éducation des enfants supérieure à celle de leurs parents se reporte sur la façon dont une partie de la jeunesse considère le pouvoir en place”

La mondialisation de l’information

Il apparaît, après coup, que les moyens de communication en « temps réel » ont joué un rôle important, parfois déterminant dans les mobilisations des mouvements arabes actuels. Il ne faudrait pas pour autant oublier que le processus d’accès à ces moyens était en cours depuis déjà quelques années sans que les responsables politiques qui en feront les frais plus tard

7. Auteur, avec Emmanuel Todd, de *Le rendez-vous des civilisations*, Paris, Seuil, 2007.

comprennent ce qui est alors en train de se passer. Avant Internet, il y a la télévision. Sa pénétration dans les populations suit la montée du niveau de vie, le téléviseur devenant, là comme ailleurs, le marqueur d'une certaine aisance sociale. Si dans chaque pays se met en place une chaîne officielle de télévision, très rapidement l'idée de créer une chaîne qui serait différente, à la fois indépendante et sur le modèle des grands medias américains, se fait jour.

Al Jazeera, une autre information

En 2000, Moubarak, en visite au Qatar, le plus petit des Emirats du Golfe, demande à voir les studios de cette chaîne. Un grand nombre d'Égyptiens ont alors abandonné le media national pour regarder cette télévision. Le président égyptien, surpris par l'étroitesse des locaux, s'exclame alors « Tout ce bruit sort de cette boîte d'allumettes ! ». Le journaliste⁸ qui rapporte cette anecdote analyse ainsi ce nouveau venu sur la scène médiatique : « Al Jazeera n'est pas seulement le plus grand phénomène médiatique à frapper le monde arabe depuis l'apparition de la télévision, c'est aussi le plus grand phénomène politique. Eh oui ! Parfois il franchit les limites et agresse les gens sans façon, parce que certains de ses journalistes ont leurs préférences personnelles et présentent les combats en Palestine de

“En présentant une « autre » information Al Jazeera est devenu un média crédible aux yeux du monde arabe”

façon enflammée. Mais dans une région où les nouvelles du soir ont montré depuis une éternité les leaders arabes se congratulant les uns les autres sur des aéroports, ce n'est pas étonnant qu'Al Jazeera avec ses « vraies » nouvelles et ses « vraies » opinions attire chaque Arabe équipé d'une parabole capable de capter son signal. Ce n'est pas étonnant non plus que les leaders arabes, eux, grincent des dents ».

Cette télévision a été fondée en 1996 par le nouveau maître de l'Emirat afin de desserrer l'étau saoudien sur l'information. Elle acquiert sa réputation en diffusant ses propres images du bombardement du pays voisin, l'Irak, par les forces américaines en 1998 et en donnant son interprétation de ce qui se passe. Elle s'ouvre aux porte-paroles du Hamas et fait un coup médiatique en diffusant une vidéo de Ben Laden après le 11 septembre 2001.

8. « Glasnost In the Gulf », publié dans le *New York Times* du 27 février 2001.



Cette façon de présenter une « autre » information en a fait un média crédible aux yeux du monde arabe. Son impact porte sur deux domaines différents et au fond assez inattendus. Une partie de ses présentateurs comme des journalistes sont des femmes, certaines voilées, d'autres pas. Les foyers patriarcaux voient arriver chez eux, au milieu d'eux, des femmes parées de l'aura de cette chaîne. C'est alors un modèle féminin non traditionnel qui fait son irruption dans ces sociétés bloquées. D'autre part, la nécessité de parler au plus grand nombre, sans pouvoir tenir compte des dialectes locaux ni devoir passer par l'arabe classique, pousse de fait à l'élaboration et à la diffusion du même arabe (Modern Standard Arabic) du Golfe à l'Océan. Il s'agit d'une forme d'unification qui fait que, lorsque la Tunisie entre en éruption, ce sont des voisins, des cousins, même éloignés, qui bougent. Cette langue initialement uniquement médiatique, radio, TV, livres, journaux, est de plus en plus utilisée par les nouvelles générations instruites. Cette jeunesse-là va se jeter dans la bagarre, armée de nouveaux moyens de communication.

Internet, les blogs et Tweet

Les pays arabes ont longtemps été à la traîne, par rapport à l'Occident, dans l'utilisation de l'informatique, du fait de la forme graphique de l'arabe obligeant les utilisateurs à pratiquer l'anglais. Le retard se fit ressentir aussi dans la mise en place tardive de possibilités de se connecter aux réseaux d'Internet. Si le nombre d'Arabes utilisant le réseau des réseaux au moins une fois par mois s'élève à 38 millions en 2008, cela ne représente en pourcentage que 10% de la population totale, c'est-à-dire la moitié des connectés des autres pays. Cependant la progression semble croître de façon importante. Le plus grand nombre d'utilisateurs se trouve en Egypte, au Maroc et en Arabie saoudite⁹. Ayant accepté l'inévitabilité de ce « progrès », les régimes arabes tentèrent de le contrôler pour deux raisons : la peur de la subversion mais aussi et peut-être surtout la pression des éléments conservateurs religieux de la société

9. Toutes ces informations datent de 2009 : <http://www.albab.com/media/internet.htm>
Elles ont été élaborées à partir de cette source : *What's Really Wrong with the Middle East*, de Brian Whitaker, London - Beirut, Saqui Books, 2009.

qui avaient peur que cela mette en danger les « valeurs » traditionnelles religieuses. Il va sans dire que l'histoire se chargea de démontrer que ces peurs étaient fondées.

Rapidement les utilisateurs d'Internet s'aperçurent qu'ils pouvaient non seulement s'informer mais aussi informer. L'arrivée de la téléphonie mobile, dans ces pays où le système filaire accusait un retard considérable, mit la touche finale au dispositif qui allait jouer un rôle primordial dans les moyens utilisés au cours de cette saison de révoltes (voir plus loin). Il est intéressant de noter que cette évolution alla de pair avec le développement de la crise mondiale qui ne tarderait pas à toucher ces pays déjà fragilisés par un bas niveau économique.

La crise dans les pays arabes

Pour Jean-François Daguzan, rédacteur en chef de *Maghreb-Machrek*¹⁰, « le monde arabe rata globalement (en dehors de quelques monarchies du Golfe) la fabuleuse période de croissance de la mondialisation ». Il faut dire que cette mondialisation a eu rapidement des effets négatifs sur la situation des travailleurs arabes émigrés travaillant dans les pays à forte croissance que sont les États du Golfe. Confrontés à la concurrence asiatique moins chère et mieux formée qu'eux, ils furent obligés de rentrer dans leur pays d'origine et particulièrement en Egypte. La spéculation sur les matières premières et spécialement sur le blé fragilisèrent tous les pays arabes. Son prix avait quasiment doublé entre février 2007 et février 2008.

10. Revue française sur les questions du monde arabo-musulman.



Plusieurs raisons à cela. Météorologiques : la sécheresse en Australie a réduit les quantités disponibles au niveau mondial. D'autre part, la consommation de viande de plus en plus grande, liée à un niveau de vie en hausse relative constante, entraîne une augmentation constante des prairies, spécialement en Chine, ce qui entraîne une baisse des surfaces cultivées. La porte était ainsi ouverte à une spéculation financière surfant sur la peur de la rareté.

On assista alors en Egypte, en avril 2008, à des émeutes de la faim. Face à cette suite de difficultés économiques les pouvoirs locaux, corrompus, ne surent pas diminuer leurs prélèvements sur le peu de valeur produite. Parmi les pays arabes, n'arrivèrent à tirer leur épingle du jeu que ceux qui jouissaient d'une situation rentière, pétrole et/ou gaz. Ce n'était ni le cas de la Tunisie, ni celui de l'Egypte, et c'est bien là que le feu prit. À tout cela s'ajoutait une absence de vision cohérente du monde tant dans les milieux dirigeants que dans la population. C'est un défi que ces pays doivent encore relever aujourd'hui.

L'impasse culturelle

Il n'est plus nécessaire de rappeler qu'au moment où l'Occident chrétien était plongé dans ce qui fut appelé les « âges sombres », de la fin de l'Empire romain d'Occident au début du XI^e siècle, ce fut dans les pays arabes alors triomphants que la science et la culture de cette partie du monde atteignirent leur apogée. Les historiens ont rappelé dans de nombreux ouvrages l'importance qu'eut à cette époque, pour le renouveau culturel du monde chrétien, la science issue du monde musulman.

La question qui se pose en fait est la suivante : pourquoi cette richesse intellectuelle aujourd'hui incontestable n'a-t-elle pas eu de postérité ? Plusieurs explications sont possibles, dont celle qui avance que la conquête turque, en soumettant le monde arabe, aurait stérilisé tout ce pan de cette civilisation. Pour Ehsan Masood¹¹, enseignant à l'Imperial College de Londres, il faut chercher les raisons de cette disparition dans l'absence de bases sociales de ce domaine. Ce fut la plupart du temps un « hobby » du pouvoir qui partout était célèbre par sa cruauté. Le petit-fils de Gengis Khan, Hülagü, lorsqu'il détruisit Bagdad en 1258, était accompagné par son conseiller

11. *Sciences and Islam, a History*, Icon Books, Londres 2008.

scientifique, celui-là même qui avait jeté, par ses travaux, les bases de la révolution copernicienne. Encore aujourd'hui, avance Ehsan Masood, la recherche est mieux servie dans les pays autoritaires comme l'Égypte, le Pakistan ou l'Iran. Pour autant, restent dans la mémoire collective les noms d'Avicenne, Averroès et autres, comme symboles d'un passé glorieux. C'est le souvenir de cette époque qui va être à l'origine de ce que l'on appellera le nationalisme arabe. Il faut rappeler que ce renouveau a pour origine la prise de conscience de deux hommes, Michel Aflak, un grec orthodoxe syrien, et Salah al-Bitar, un sunnite, syrien lui aussi. Proches des communistes, ils prennent conscience en 1936 que Moscou ne leur est pas favorable et ils l'écrivent :

« Nous n'avons que faire du mythe de l'Internationale prolétarienne et nous ne voulons pas passer d'une domination à une autre. Nous sommes des nationalistes arabes et nous ne

“Nous n'avons que faire du mythe de l'Internationale prolétarienne et nous ne voulons pas passer d'une domination à une autre”

pouvons que constater une divergence fondamentale pour ce qui concerne nos objectifs stratégiques essentiels avec ceux des marxistes. Nous plaçons la question nationale au centre de nos priorités, eux ne prennent en compte que les mots d'ordre et les directives émanant de leur capitale politique : Moscou. »

Ils vont alors fonder en 1943 un nouveau parti, le Baas, Parti de la renaissance arabe qu'ils présentent ainsi : « Nous représentons l'esprit arabe contre le matérialisme communiste. Nous représentons l'histoire arabe vivante, contre l'idéologie réactionnaire morte et le progrès artificiel. Nous représentons le nationalisme en son essence, qui exprime la personnalité, contre le nationalisme en mots, qui nuit à la personnalité et contredit les comportements naturels. Nous représentons al rissala, le message arabe, contre le métier de la politique. Nous représentons la nouvelle génération arabe. »¹² Ces citations sont nécessaires pour comprendre l'immense espoir qui enflamme la jeunesse arabe d'alors. Fondamentalement laïque, Michel Aflak est socialiste, arabe.

Il affirme que l'État doit être neutre et en même temps il dit : « L'islam a été la pulsion vitale qui a révélé aux Arabes les potentialités et les forces latentes qui résidaient en eux. Il les a projetées sur la scène de l'Histoire. L'islam est la meilleure

12. Informations tirées de Iva Saïd, *Approche comparative des discours de Michel Aflak et de Saddam Hussein*, Sciences Politiques Lyon, DEA 2003-2004, reprises par Wikipedia.

expression du désir d'éternité et d'universalité de la nation arabe. Il est arabe dans sa réalité et universel dans ses idéaux. » Ce que les tenants de la laïcité occidentale appelleront ambiguïté irrigue tout le Moyen Orient. Le nationalisme arabe va connaître une période faste avec la prise de pouvoir en Egypte des jeunes officiers et la création de la république. La prise du Canal de Suez par le colonel Nasser en 1956, suivie de l'échec de l'expédition anglo-française, soulève l'enthousiasme. Voulu comme préfiguration de l'unité arabe, la République arabe unie (RAU) créée en 1958 et rassemblant au départ l'Egypte, le Yémen et la Syrie ne dure pas. Ce dernier pays, ne supportant pas la mainmise égyptienne, prend son indépendance en octobre 1961. C'en est fini du mythe de l'unité. Kadhafi tentera bien de le faire revivre mais nul ne le prend au sérieux.

Une autre question se profile à l'horizon, qui n'est toujours pas résolue. Ce sont les rapports avec Israël. On aurait tort de les limiter à un problème militaire. Les guerres qui se sont succédé ont montré que cette solution n'en était pas une : rayer l'État de Jérusalem de la carte n'était plus possible, si cela l'avait jamais été. Parfois, pour comprendre l'importance qu'avait prise cette situation, il faut lire des ouvrages de fiction. Boualem Sansal¹³ se rappelle qu'il avait été mobilisé en Algérie, afin de partir rejoindre les glorieuses armées arabes en lutte contre les juifs. En vain. Pour annoncer aux soldats encasernés qu'ils ne partiraient pas, le Président Boumediene (1973) vint. Entre autres choses, il leur dit ceci : « Les morts ne se comptent pas...cent mille morts, deux cent mille morts, c'est quoi ? C'est rien, nous en avons donné un million et demi à notre patrie et nous étions prêts à sacrifier le double, le triple, le quadruple... jusqu'au dernier... (...). Plus il y a de morts, plus la victoire est belle, la terre arabe a soif de sang et le peuple musulman veut des martyrs. » Ce fut la grande sagesse des dirigeants égyptiens de comprendre que la guerre n'était pas une solution et de signer un traité de paix avec Israël en 1979. Avec l'assassinat de Sadate, ils en payèrent le prix fort.

Le problème est au fond culturel. Comment accepter que des gens qui pendant des siècles furent considérés comme des « Dhimmi », c'est-à-dire des protégés, puisque « gens du livre », assujettis à l'impôt et pouvant en contrepartie pratiquer leur religion, soient en fait les vecteurs indépendants de la modernité ?

13. Rue Darwin, NRF
Gallimard, 2011.

**ET MAINTENANT LA RÉVOLUTION...
MAIS QUELLE RÉVOLUTION ?**

C'est donc dans ce contexte, passé magnifié mais disparu, échec du nationalisme arabe et défi israélien, qu'ont éclaté les révolutions arabes. Difficile de nier qu'il s'est passé quelque chose au Moyen Orient, que la rue s'est enflammée, que des tyrans sont tombés, qu'un espoir immense s'est levé. Il y a bien eu la révolution. Il y a eu des révolutions. Elles ont des dénominateurs communs qui peuvent néanmoins être antagonistes : la jeunesse des primo-manifestants, l'absence de leaders, l'absence de revendication religieuse dans un premier temps, l'existence plus ou moins attentiste de grands groupes possédant des référents religieux et sous-jacente partout, l'existence

“Difficile de nier qu'il s'est passé quelque chose au Moyen Orient, que la rue s'est enflammée, que des tyrans sont tombés, qu'un espoir immense s'est levé”

de problèmes sociaux et économiques d'une rare importance, la plupart peu ou pas pris en compte. Il est difficile, si peu de temps après, de raconter ce qui s'est réellement passé. Ce sera le rôle des historiens de remplir les blancs. Nous allons nous arrêter sur trois sujets : la nature du mouvement, la place des forces religieuses et le rôle de l'armée.

Avant cela, il faut bien questionner l'idée même de révolution, — avec un R majuscule ou pas ? Chez beaucoup de militants comme chez beaucoup de révoltés, le désir de changement est si immense que la Révolution devient quelque chose de sacré. Chez nombre d'anarchistes le critère de jugement, la valeur d'une révolution se juge à l'aune du bref été espagnol de l'anarchie. La critique de ce qui s'est passé alors est oubliée. Une partie de ce qui s'est passé alors devient le tout. Le mythe devient le vrai. Le désappointement se fait jour quand il apparaît que le mouvement populaire ne débouche pas sur quelque chose de semblable à cette formidable Espagne de 1936. Il ne faut ni



surestimer ni sous-estimer l'importance de ce qui se passe dans le monde arabe. Une nouvelle pierre est venue s'ajouter au mouvement de libération humaine. C'est en tant que telle qu'il faut l'examiner.

Les armées arabes, entités complexes et mouvantes

Dans nombre de pays où la bourgeoisie ne joue pas de rôle politique en tant que telle, l'armée tient la place d'une classe sociale spécifique avec ses objectifs propres et ses revendications tant politiques que sociales. Elle se refuse à occuper la place de « grande muette » que les pays dits démocratiques lui ont assignée. Comme abordé plus haut, le cas de la Tunisie montre que la défiance à son égard montrée par le pouvoir politique a joué en défaveur de ce dernier. Il semble bien que depuis le printemps 2011, l'armée tunisienne ait regagné ses casernes. Ce qui illustre mieux qu'un discours la capacité démocratique de ce pays de gérer ses problèmes.

Ce qui n'est pas le cas de la Libye. L'armée a été conçue par et pour la personne de Kadhafi. Composée pour une grosse part de soldats venus d'ailleurs, elle n'a accepté de laisser la place qu'au prix d'un écrasement systématique effectué par des forces aériennes étrangères. Cependant cette défaite militaire laisse le terrain libre à une noria de milices plus ou moins tribales, bien décidées maintenant à recevoir les bénéfices de leur engagement. Il est fort probable qu'en ce qui concerne l'armée syrienne on soit dans la même situation. Un corps militaire construit pour servir la clique au pouvoir. C'est-à-dire une armée dont le premier ennemi est le peuple dont elle est issue. Il semblerait que dans le cas syrien s'ajoutent aux soldats du rang des voyous « chabbiha » et des membres des milices du Hezbollah libanais qui sont les alliés du régime d'Al Assad, et dans cette situation comme en Libye les forces armées syriennes luttent non seulement pour asservir le peuple mais aussi pour leur propre survie. Ceci explique leur sauvagerie actuelle.

En Egypte, l'armée a ses propres intérêts, parmi lesquels ceux qui relèvent de sa fonction de base, c'est-à-dire la défense du pays, sont devenus secondaires. Après les guerres contre Israël, l'encadrement décide de prendre en charge les soldats

“L’armée égyptienne est le plus important agent de socialisation du pays”

qui ont été mobilisés dans ces conflits sans issue. À cette fin, les militaires égyptiens investissent dans un éventail élargi d’activités économiques qui vont de la fabrication d’huile d’olive à la construction et à la gestion d’enclaves résidentielles sécurisées, aussi bien que d’ensembles hôteliers, en passant par la construction de véhicules en partenariat avec Jeep du groupe

Chrysler. De source militaire américaine, l’armée égyptienne est le plus important agent de socialisation du pays¹⁴. Les États-Unis ont fait pression, sans succès, pour qu’elle revienne à ses missions de défense. Selon un hebdomadaire américain, elle fonctionne sur le modèle soviétique d’un complexe militaro-industriel¹⁵.

Au Yémen, l’armée est la garante de l’unité du pays. À l’origine, le pays était divisé en deux, le nord ayant été sous domination ottomane et le sud avec son port, Aden, sous contrôle britannique. Ce port servait de base arrière à la Royal Navy qui contrôlait ainsi l’Océan indien. De 1962 à 1967 une guerre fait rage au Nord. Elle oppose des putschistes républicains soutenus par l’Égypte de Nasser aux royalistes légitimistes soutenus par l’Arabie saoudite et la Jordanie. Pour les commentateurs de l’époque ce fut « le Vietnam de l’Égypte ». C’est la fracture intervenue au sein des forces armées suite au mouvement populaire de ce printemps qui eut raison des tentatives de résistances du pouvoir en place. Après bien des péripéties le départ du Président Saleh est acté à la mi-février 2012.

La relève fondamentaliste

Enfin libres, ces hommes, ces groupes, qui se réfèrent à un programme politique issu du Coran, sortent de décennies de sacrifices. Ils sont, pour ceux qui ont survécu, tous passés par la prison ou l’exil et le plus souvent les deux. Poussés hors de la sphère politique, ils se sont consacrés à l’espace caritatif qui leur était laissé pour prix de leur soumission forcée. Aux yeux des populations arabes ils représentent l’opposition, l’alternative aux pouvoirs déchus. Ils ont payé de leur sang, de leurs larmes, cette arrivée à l’air libre. Il faut comprendre, quoi qu’on en pense, que c’est leur foi qui leur a permis de tenir. C’est leur foi qui leur a fait croire qu’il était possible de mettre sur pied

14. LTC Stephen H. Gotowicki, *The Role of the Egyptian Military in Domestic Society*, U.S. Army <http://fmso.leavenworth.army.mil>

15. Ken Stier, « Egypt’s Military-Industrial Complex », *Wednesday Time*, Feb. 09, 2011.

un ordre plus juste. Enfermés dans ce discours religieux comme dans leurs prisons ou leurs exils, ils n'ont pas vu que le monde changeait, ou plutôt les changements du monde leur sont apparus comme les métamorphoses de leurs oppresseurs. Fondés en 1928, les Frères musulmans participent de la démarche nationaliste arabe de l'époque. Tolérés un temps, ils entrent dans la clandestinité à la fin des années 1970 partout dans le monde arabe. Leur influence va se faire sentir de manière souterraine. Ils vont infiltrer les milieux économiques dirigeants, ce qui semble aller de soi. Mais les Frères musulmans vont aussi orienter leurs efforts vers les milieux du travail. Ce grand écart illustre parfaitement l'impasse théorique, idéologique, dans laquelle ces nouveaux gouvernants se sont enfoncés, attirés qu'ils sont par l'appétit du pouvoir. Pour y voir plus clair, j'ai choisi d'extraire d'une étude sur ce sujet menée par deux chercheurs, Husam Tammam et Patrick Haenni, ce qui me semblait pertinent¹⁶. Ce travail a été publié deux ans avant le printemps arabe. Centré sur les Frères musulmans il s'applique en fait à tous les courants d'inspiration islamique.

Ces auteurs rappellent que le concept même de lutte de classes n'existe pas dans l'Islam pas plus que celui de justice sociale¹⁷. Le problème de la pauvreté est résolu par la pratique de l'aumône qui est l'une des cinq obligations¹⁸ pour être un bon musulman. Pour les musulmans la société, l'oumma, est une. Les luttes de classes portent en germe la fitna c'est-à-dire la désunion, la guerre civile. Elles contreviennent au maintien de la communauté des croyants. L'idée même de l'existence d'une injustice sociale est inacceptable. « La pauvreté doit ainsi être régulée par la solidarité sociale, c'est-à-dire par la générosité des riches motivée par les obligations religieuses qui y incitent. » Les Frères ont toujours regardé « les syndicats comme une opération démoniaque dirigée par des leaders communistes ». Pour la confrérie, les ouvriers sont des musulmans comme les autres. Ils sont « certes sujets de droit, mais surtout un objet de recrutement et de prédication ». Après 2008, en Egypte, les mouvements sociaux se succèdent créant des fissures idéologiques et politiques au sein des Frères. Accusés sur leur flanc par les intégristes salafistes de pactiser avec la

“Enfermés dans leur discours religieux comme dans leurs prisons ou leurs exils, les fondamentalistes n'ont pas vu que le monde changeait”

16. *Les Frères musulmans égyptiens face à la question sociale : autopsie d'un malaise socio-théologique*
<http://religion.info>

17. Est-il besoin de rappeler que dans le message christique, l'idée de justice sociale est présente ? Cf. « Questionnements sur et autour d'un ouvrage », *À contretemps*, n°35, *Le juif et l'anarchiste*, septembre 2005.

18. Qui sont, en plus de la reconnaissance du Dieu unique, les cinq prières, le Ramadan et le pèlerinage à la Mecque.

modernité, ils sont obligés de prendre du recul. « La question sociale est ainsi une épreuve capitale pour la vision du monde des Frères. Tant que ceux-ci sont mobilisés sur les grandes causes idéologiques et consensuelles (l'impérialisme américain, la question palestinienne, la question morale, l'autoritarisme du régime, l'État islamique), il était possible de rester dans une conception globale de leur projet et dans une vision unifiée de la société ».

Tout ceci explique pourquoi ces opposants de toujours ont été absents des mouvements populaires révolutionnaires.

“La question qui se pose est de savoir comment les révolutionnaires du printemps vont faire face à ce déni de justice sociale.”

Aujourd'hui ils sont soit au pouvoir soit aux portes du pouvoir. Ils incarnent le seul groupe social capable et désireux de l'exercer. Dans ce cadre « une vision plus réaliste ne peut faire l'économie d'une réflexion sur la question sociale en termes de conflit social et donc d'intérêts particularistes ». Il ne faut pas être grand clerc pour deviner au profit de qui cette réflexion aura lieu. La question qui se pose est de savoir comment les révolutionnaires du printemps vont faire face à ce déni de justice sociale.

Les révolutionnaires ont-ils un avenir ?

Malgré une importante couverture médiatique des événements il est difficile d'avoir une idée précise, autant de l'importance des mobilisations que de la nature des révolutionnaires et du déroulement des mouvements. À cela plusieurs raisons : certainement la soudaineté et la rapidité avec lesquelles les choses se sont passées, mais aussi l'absence de personnalisation, l'absence de dirigeants reconnus ou autoproclamés qui auraient pu prendre le micro que les envoyés spéciaux tendaient désespérément autour d'eux. Les médias n'ont pu que refléter ce qui se passait au jour le jour. Le Printemps arabe se caractérise par un certain nombre de critères : hormis l'anonymat de masse des manifestants, il y a la prise des places comme centralité du pouvoir révolutionnaire, l'absence des islamistes pour les raisons expliquées plus haut et l'utilisation des nouveaux modes de communication.

Sauf en Libye, l'idée même d'un affrontement armé fut absente. Il n'y a pas eu de barricade. Les violences qui ont eu lieu



ont été essentiellement le fait des forces des pouvoirs menacés. De là à parler de révolutions non-violentes il y a un pas qu'il ne faudrait pas franchir trop rapidement. Si l'on prend le cas de l'Égypte il faut attendre un an, à l'occasion d'un dramatique match de football, pour se rendre compte que les choses sont plus complexes dans leurs déroulements qu'on ne pouvait le savoir. Le match qui oppose le 1^{er} février de cette année deux équipes du pays, dont une du Caire, après un déroulement chaotique se termine dans un bain de sang. Soixante quatorze morts ! Essentiellement des supporters cairotes membres des *Ultras White Knights*. Il semble bien, selon des sources éparses, que ce groupe ait joué un rôle important dans les événements du début janvier 2012. Pendant les jours où la foule était rassemblée Place Tahrir, des affrontements permanents avaient lieu dans les rues adjacentes avec les forces de police pour les empêcher d'accéder à la place. Nombre de commissariats furent incendiés, tout comme le Ministère de l'Intérieur, rue Mohammed Mammoud. Ces combats furent critiqués par un certain nombre d'activistes comme non pertinents¹⁹. Ce sont aussi ces Ultras qui s'opposèrent aux bandes armées de casseurs qui tentèrent de reprendre le contrôle de la place dans les jours qui suivirent. Il semble bien qu'ailleurs des combats eurent lieu au même moment, comme à Suez ou dans le Sinaï.

En arrière-plan des manifestations de rue, d'autres événements ont eu lieu qui expliquent, plus que ces actes de guérilla urbaine, le lâchage de Moubarak et sa famille par l'armée égyptienne. Il s'agit des grèves dans les entreprises contrôlées par les forces armées. Certains commentateurs avancent que le vrai début du Printemps égyptien a eu lieu en 2008 quand les ouvriers de l'usine de textile de la ville de Mahalla al-Kobra

19. Abdel-Rahman Hussein, *Was the Egyptian revolution really non-violent?*, <http://www.egyptindependent.com/node/616836>

“En Tunisie les grèves ouvrières accompagnèrent le mouvement révolutionnaire”

utilisèrent Facebook pour lancer une grève qui fut suivie par plus de 70 000 ouvriers en Egypte. Ils demandaient de meilleurs salaires et la baisse du prix de la nourriture. Les gérants militaires cédèrent. Ce qui eut pour conséquence de faire de cette usine un point fort de la contestation. En février 2010, plusieurs centaines d'ouvriers de l'usine de tissage de lin Kettane Tanta lèvent un sit-in de deux semaines établi devant le Conseil

des ministres, après avoir obtenu partiellement satisfaction. On sait qu'en Tunisie les grèves ouvrières accompagnèrent le mouvement révolutionnaire. La révolte du bassin minier de Gafsa à partir de 2008 a contribué à maintenir un climat d'agitation sociale dans le pays. L'allumette de Sidi Bouzid n'a fait que propager l'incendie à une société en révolte larvée. Les chercheurs qui se pencheront ultérieurement sur ce début de 2011 trouveront sans aucun doute bien des témoignages d'une agitation ouvrière décisive.

Déjà des travaux sur l'utilisation des nouveaux moyens de communication ont eu lieu et ont été publiés²⁰. Les chercheurs américains ont établi que « ces sites ont joué un rôle central dans la constitution des débats politiques. Et que les conversations autour de la révolution ont souvent précédé des événements majeurs. [...] Ils ont ainsi analysé plus de 3 millions de tweets, 26 000 articles de blogs et de nombreuses vidéos sur YouTube entre novembre 2010 et mai 2011, en Tunisie et en Egypte notamment »²¹. Pour Philip Howard et son équipe de l'Université de Washington²², il faut retenir trois données de base. D'abord les réseaux sociaux ont joué un rôle déterminant dans la formation d'un débat public autour des idées de démocratie et de critique de la société. D'autre part, une augmentation soudaine des discussions entre révolutionnaires annonçaient souvent des actions sur le terrain. Enfin, ces réseaux sociaux remplacèrent, de façon décisive, les médias aux ordres des pouvoirs en popularisant en dehors des frontières ce qui se passait à l'intérieur. Ce qui, pour des populations dont une grande partie se situait à l'étranger, était d'une importance primordiale. Le jour où Moubarak abandonna le pouvoir, 225 000 tweets émis en dehors de l'Egypte diffusèrent la nouvelle. À partir de ces chiffres, il apparaît que pour ces chercheurs il y a derrière ces réseaux sociaux et autres sites web

20. <http://www.washington.edu/news/articles/new-study-quantifies-use-of-social-media-in-arab-spring>

21. <http://www.atelier.net/trends/articles/role-reseaux-sociaux-printemps-arabe-se-chiffre>

22. http://dl.dropbox.com/u/12947477/publications/2011_Howard-Duffy-Freelon-Hussain-Mari-Mazaid_plITPl.pdf

et blogs une génération entière de jeunes gens urbanisés, relativement bien éduqués et comprenant un grand nombre de femmes.

Et maintenant ?

Les vagues du Printemps arabe n'ont pas fini de déferler. La situation syrienne apparaît comme la pire de toutes. Si la Libye a échappé à une telle catastrophe, elle le paie aujourd'hui par une insécurité latente. Il se pose dans ces deux cas le problème de l'intervention militaire, passée pour la seconde, peut-être à venir et souhaitée par beaucoup pour la première. Kosovo, Libye, peut être Syrie, sommes-nous devant une nouvelle répartition du monde ? Ceci expliquerait les réticences des Russes et des Chinois. Un nouveau Yalta qui délimiterait une zone capitaliste démocratique et une autre capitaliste autoritaire semble à l'ordre du jour. Dans ce contexte, quelle est la marge de manœuvre des révolutionnaires ? Bien mince je crois ! Malgré leurs cris d'orfraies bien pensantes, les forces économiques capitalistes ont trouvé dans les groupes islamiques des alternatives aux pouvoirs précédents, incapables de comprendre la nécessité de transformer des citoyens soumis en consommateurs avertis. Ces Frères musulmans ont une révolution intellectuelle à faire sur le modèle de ce que leur frère turc a fait. Ils vont devoir désarmer leurs propres gauchistes que sont les salafistes, sans pour autant les persécuter, ce qui risquerait de créer les conditions d'un nouveau terrorisme. Cela d'un côté, et de l'autre ils vont devoir d'une façon ou d'une autre amadouer les révolutionnaires. Un des moyens utilisés est l'organisation d'élections et de référendums libres. Dans des pays qui n'ont jamais connu de tels événements, où ce qui pouvait exister ressemblait plus à des sacrifices propitiatoires qu'à de véritables choix, voter apparaît alors comme l'expression même d'une liberté retrouvée. Le désenchantement ne met pas longtemps à se faire jour. En Tunisie comme en Egypte, comme au Maroc, les lendemains des élections sont durs. Particulièrement dans ces pays qui se sont débarrassés soudainement de leur potentat local.

“Voter apparaît alors comme l'expression même d'une liberté retrouvée. Le désenchantement ne met pas longtemps à se faire jour.”

Car il y a eu révolution !

Il y a eu une rupture dans le déroulement de l'histoire de ces pays. Sur les places conquises d'autres rapports sociaux se sont créés. De peu de durée certes, mais d'une telle intensité qu'ils ont marqué sans aucun doute profondément l'inconscient collectif. La vieille taupe peut ressurgir, sans prévenir. Les droits

“Sur les places conquises, d'autres rapports sociaux se sont créés”

démocratiques formels ont été conquis et seront pratiqués avec les aléas que nous-mêmes connaissons dans nos pays. Il s'agira alors de penser à prendre les problèmes à la racine. Des compagnons anarchistes français et tunisiens se sont rencontrés²³. Il ressort de ces discussions que pour nos compagnons tunisiens les « libertés formelles » sont secondaires et apparaissent comme une revendication de la bourgeoisie : «... ils veulent garder un mouvement de masse et populaire. Du coup, ils évitent les sujets qui fâchent, notamment la religion qu'ils ne veulent pas attaquer de front pour ne pas se couper des bases populaires, en la reléguant à plus tard après avoir résolu la question sociale. De même, ils ont une vision très négative des luttes pour des libertés individuelles (liberté d'expression, liberté de conscience, etc.). Ils pensent que ce sont des libertés « bourgeoises » qui occultent la réalité sociale et les inégalités ».

Nous pourrions les renvoyer à la préhistoire du mouvement ouvrier, certes ! Mais qu'avons-nous à leur proposer qui ne passerait pas par une déculturation complète ? Pas grand-chose, je le crains. Cela dit, ces libertés « bourgeoises » seront bien utiles face à ce qui se profile à l'horizon. Un de ces nouveaux titulaires du pouvoir, un de ces hommes brimés, exilés, emprisonnés déclare sans complexe : « Je ne crois pas que les Frères ou le Conseil militaire puissent comploter contre l'intérêt de l'Égypte. D'après mes informations, il existe une sorte d'entente entre les deux parties, ce qui est bien en soi. Les Frères et l'armée sont des entités des plus organisées et leur coopération s'inscrirait forcément dans l'intérêt du pays. L'essentiel c'est de préserver l'ordre et la sécurité »²⁴. La messe serait-elle dite ?

23. Rencontre anarchiste en Tunisie, *Le Monde libertaire*, n° 1659, 9-15 février 2012.

24. <http://hebdo.ahram.org>, 22-28 février 2012.